

WallaBirZine N°38



« J'ai des raideurs. Dans le dos. Surtout dans le dos. Seulement dans le dos. Et des aigreurs stomacales. Ma réflexion philosophique m'éloigne de jour en jour de la pensée de James Dean, en même temps qu'elle me rapproche de plus en plus de celle du général de Gaulle. » Pierre Desproges

M le maudit

En vogue le temps d'une traversée sur la rive gauche en étant chroniqueur pour France Inter, mais aussi blogueur et autres subterfuges de l'ère 2.0, Medhi Meklat s'est amusé au jeu de la controverse. Le jeune cynique a donc bazzardé son imprudence à coups de tweet haineux derrière la cagoule du pseudo Marcellin Deschamp, en pensant être aussi transgressif qu'agressif, sans jamais constater un quelconque périmètre de sécurité. Il brodait sa pertinence pour s'illustrer avec ruse et fourberie, seulement une fois en pleine lumière d'autres fourbes ont exhumé l'étalage de ses dires. Devant la commission de censure il a dû comparaître et commenter dans un cachot du web pour atténuer la polémique. Mais devant le tollé le courageux prit la poudre d'escampette et se tira au pays du soleil levant comme un fugitif maffieux fait oublier ses crimes. Sauf que les paroles s'envolent et seuls les écrits restent. Medhi décide alors de poser sur papier sa plaidoirie pour revenir sur le devant de la scène et vendre sa nouvelle image. Il clamera après la mésaventure à la divagation ingénue pour la fabrication d'un personnage fictif, plaidant comme un manipulateur schizophrène qui a valorisé la haine par la concupiscence de satisfaire sa glorification.

Est-ce que la société du spectacle est prête à lui accorder sa rédemption médiatique ? Exclusion temporaire ou définitive de l'établissement mondain ? Il pose la question et attend une main sur l'épaule, et surtout pas un coup de pied au cul. La réhabilitation est un vaste débat avec lequel Medhi devrait envisager de faire spectacle avec Bertrand...Cantat.

Mais où est la vérité dans ce dédale de ruelle mensongère ? Enfermé dans son labyrinthe il croit qu'en expiant ses fautes et en tendant l'autre joue, la fille aînée de l'église saura absoudre. Non, pas plus qu'attaquer le système de l'exploitation de l'homme par l'homme ne substitue à rien. Pourtant l'orgueilleux Medhi récusé et accuse une fois munit de son statut de victime, et se prête volontiers à la vertu du judo pour utiliser la force de son adverse en mettant en contestation les idées reçues sur la mauvaise réputation de ses racines sociales. Ce qui équivaut à promulguer que quand tu es né dans la merde tu peux te comporter comme une merde, du moment que l'on te catalogue comme une merde.

Ce que raconte cette histoire symbolise la tragédie compétitive des réseaux sociaux et leur course à la mort de l'individu sur l'échafaud d'un personnage parabolique dans une vie virtuelle cynique (voir aussi avec la ligue du LOL, c'est la même dynamique). Chacun croit que sa parole veau d'or aura l'impunité diplomatique, puisque on peut répandre la haine par une meurtrière, et le droit à l'oubliette pour d'éventuels remords. Il y a aussi la segmentation communautaire, parfait effilochage pour dénouer les fils de plus en plus réduit de chaque particularité des individu.es. Le collectif est recentré et défini par rapport à sa communauté, quiconque le juge devient adversaire, c'est sans appel, il est où le vivre ensemble ?

Le vaniteux a fourbi la provocation et s'est senti lester en victime une fois écrasé comme une merde au sol. L'indigné a le culot du cocu d'être étonné d'avoir été trompé. Il promulgue au retour vertueux de l'esprit des lumières artificielles pour le retour en grâce de sa notoriété, et aussi pour ouvrir la boîte à transmission de sa communauté et ajourer de son existence légitime. Je vous parle de ce gars qui a cru possible de péter plus haut que son cul, dans une ère de médisance propice à la théorie du complot où chacun sait par avance ce qui lui plaît d'entendre ; où chacun se soumet à étaler sa connerie à la face du monde, comme si on en avait quelque chose à foutre. N'encombrez plus le caletas, c'est plein de selfie à la con, de tweet merdique et de follower abruti.es.

Tu trompes ton monde, tu assumes la responsabilité de perdre toute crédibilité et confiance à l'autre, et surtout tu endosses ta nature de crevure sans chialer une fois que tu es pris la main dans le sac à merde que tu as chié.



GOROD - AETHRA

Dans les affres de la fosse commune du metAl 2.0, profondément plongé dans les basses besognes et si dépendant de l'imposition d'un monde sociétaire, on ne remarque plus les nuances.

Pourtant Gorod refait la dentition à tous les djentistes, et dispose d'un angle nordique pour une symbiose de death mélo progressiste. De là s'insurgent des compositions émaillées par une épaisseur sinueuse, vibration magnifique à une technicité hors pair. Ça tournicote en tout sens sur la voix moderne d'un Gojira, et transpire et dilate les intercessions pulpaire que Gorod propage dans ses compositions.

Un sixième album réalisé et produit au Bud Studio par Mathieu Pascal, antre du guitariste compositeur Gorodien. Le mixage Meshuggahien de Daniel Bergstrand détoxifie une générosité que le mastering de Lawrence Mackrory au au studio Obey Mastering intensifie de plus belle.

Empruntant un schéma de désassembler le flux de matière moléculaire sonique en un bloc puissant, les Bordelais sont décomplexés, déniaisés et dynamités pour inventer une grammaire aussi savante que sauvage avec la densité aussi physique que cérébrale.

MESSA – Feast For Water

Le doom de Messa devenu sédentaire avec ce « feast For Water » agite dans ses remous musicaux un vague sortilège, mais loin, très loin des berges incandescentes de la profondeur tellurique du rite doomesque.

Formé en 2014 à Cittadella, le quatuor transalpin plonge la suite de son excellent opus " Belfry " dans une expression pataude de son doom, avec un heavy rock psychédélique certes plus vendeur comme Jex Thoth, avec une chanteuse qui souligne cet entrelacement seventies, mais dans une déviance de masturbation progressiste. Ce qui n'empêche pas la torpeur voluptueuse de percer dans le voile satinée du chant avec une orientation de balancement aérien jazzesque. Les italiens puisent à la source de l'eau les éléments musicaux qui se doivent de couler de source, mais ils perdent en vénusté tout autant qu'en mysticisme vers ces allitérations de musique d'ascenseur où tout finit dans l'eau du bain, et à proximité de cette confluence assommante où la magie n'opère plus. Ainsi la stagnation aqueuse a fait couler Messa dans la redondance fastidieuse et monotone.



SPECTRAL WOUND



SPECTRAL WOUND - Infernal Decadence

Les Québécois de Spectral Wound issus d'autres groupes de Montréal (Profane Order, To The Cliffs...) ont sorti leur premier album "Terra Nullius" en 2015. Le quintet déchire le rideau noir du black metal pour sa deuxième offrande sonore. "Infernal Decadence" est distribué par Vendetta Records et Les Fleurs Du Mal.

Watain et Mglà comme ombre maléfique, planent sur ce disque. Qu'importe si le groupe s'enlise dans la bestialité et l'esthétique sonore typique du genre, en étant monolithique, compact, jusqu'à épuiser l'auditeur à rechercher dans cette violence sourde un contraste qui ne viendra uniquement dans la nuit la plus profonde. Car les variations sont bien présentes, il faut la patience mortuaire pour desceller le caveau primitif et entendre l'harmonie outreucidante vous transpercer l'âme, vous étourdir. Ce disque minimaliste, béotien, ne va nulle part, il piétine tout ce qui a été fait auparavant, il vous bouscule par sa liberté haineuse d'une violence incroyable. Des riffs contondants, une rythmique tonitruante, jamais avare pour remplir tout l'espace sonore, un chant rugueux et caverneux, il sort quelque chose d'on ne sait où, c'est d'ailleurs, et c'est ce qui est dangereux. "La barbarie est accessible à quiconque : il suffit d'y prendre goût." Emil Michel Cioran.

TURBOWOLF The Free Life

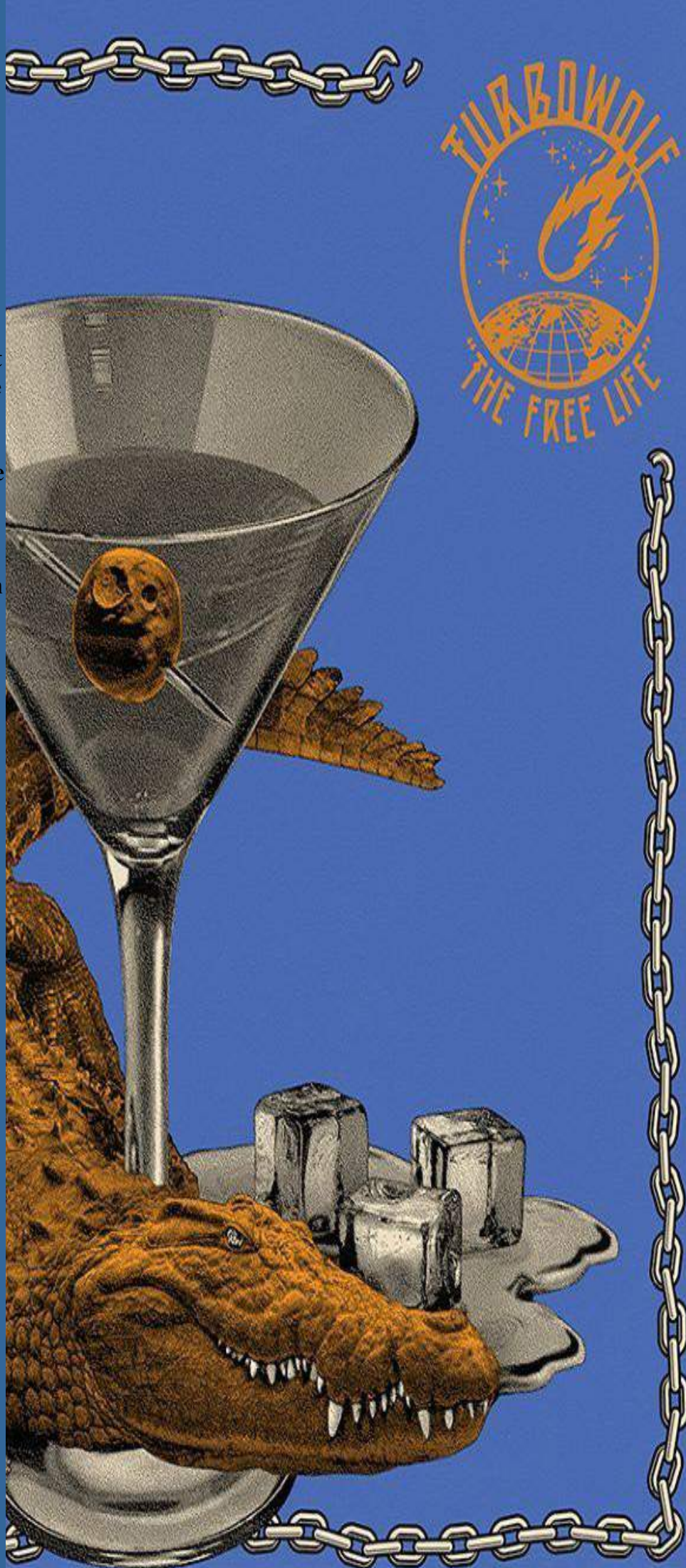
Troisième opus pour une gestation de deux ans, les frénétiques Bristolien dégagent une énergie foutraque absolument démentielle.

Vitaminé à la Hi-energy et furieusement décomplexé "The Free Life" dépose une multitude de bourrasque sonique acidulée et cosmique. Les titres sont calibrés, tout autant qu'absurdes dans le sens de leur échappatoire libertaire, même si le foisonnement musical est présent, il s'en dégage une coolitude versatile parce que Turbowolf cultive un goût immodéré pour la saturation plurielle. Une sorte de douce folie exubérante capable de métamorphoser une simple chanson de stoner cosmique en dépressurisation grunge puis en volute pop. C'est un capharnaüm d'où sort tel un chapeau de magicien un peu tout ce que l'on veut y voir de catchy.

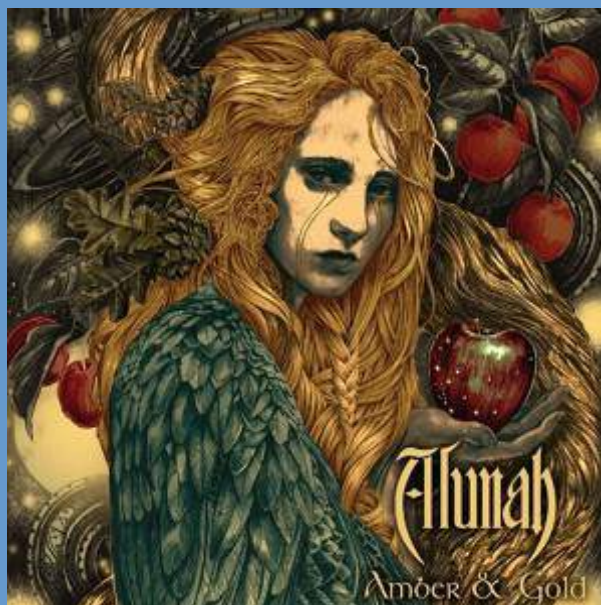
Cette stimulation intellectuelle de protopunk ouvert sur le monde irrationnel Franck Zapatesque perfore un délice de mélodie acidulée et sucrée.

L'album est une Variation élastique du rock à moustache en pleine montée effervescente de bulle de stoner pop. Le son garage-Fuzzy de la guitare est vraiment au premier plan, il y a des modulations au chant car il y a de nombreux invités, comme avec "Very Bad" avec la présence de Chantal Brown (Vodun). Tout n'est qu'une vaste divagation fiévreuse. Le synthétiseur condense à lui tout seul la magie de Queen et cloque parfois dans cette pédanterie Smashing Pumpkinienne, avec toujours une profusion de basculement vers la folie psychédélique.

Le chanteur Chris Georgiadis est le fils spirituel de Franck Zappa et de Dave Wyndorf de Monster Magnet, son grain vocal suit celui d'Ozzy et Turbowolf est le rejeton spirituel des Monty Python.

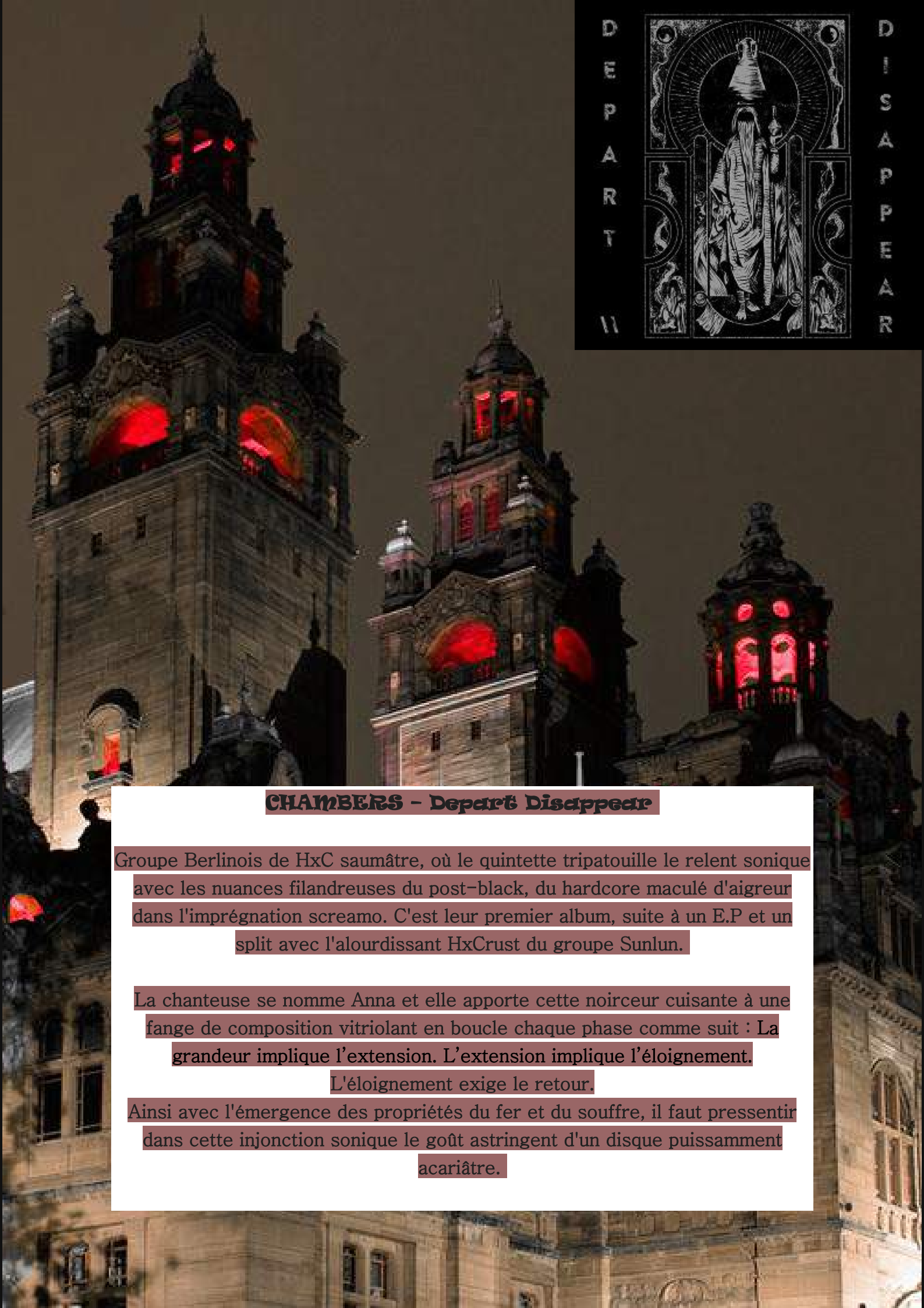


ALUNAH – AMBER & GOLD



Un E.p pour faire mariner les fans, c'est toujours une très bonne tactique surtout dans une époque où l'omniprésence est primordiale. Alunah est un groupe anglais de doom avec une prêtresse au chant. La formule sonore est basique, mais le venin groovy aussi capiteux qu'essentiel. Sans trop se répandre dans l'ostentation, les anglais ont toujours su trouver l'angle d'attaque et la robustesse nécessaire afin d'asseoir une élégante chaleur à leur musique.

Amber & Gold » est muni de 4 titres. Trois compositions envoûtantes, dans la veine boisée de leur discographie, rien détonant en soi, si ce n'est le fait que l'on savoure le nectar doom jusqu'à la lie. Puis une reprise. Le cas de « Wicked Game » de Chris Isaak est symptomatique de ce genre de chanson dont le statut culte de dinosaure dépasse et écrase celui qui veut s'en emparer, puisque Alunah applique à sa lourdeur doom une lenteur pataude d'hippopotame. La tragédie d'honorer métamorphose le venin en postillon pompeux. Domage et c'est à oublier au plus vite.



CHAMBERS - Depart Disappear

Groupe Berlinois de HxC saumâtre, où le quintette tripatouille le relent sonique avec les nuances filandreuses du post-black, du hardcore maculé d'aigreur dans l'imprégnation screamo. C'est leur premier album, suite à un E.P et un split avec l'alourdissant HxCrust du groupe Sunlun.

La chanteuse se nomme Anna et elle apporte cette noirceur cuisante à une fange de composition vitriolant en boucle chaque phase comme suit : La grandeur implique l'extension. L'extension implique l'éloignement.

L'éloignement exige le retour.

Ainsi avec l'émergence des propriétés du fer et du soufre, il faut pressentir dans cette injonction sonique le goût astringent d'un disque puissamment acariâtre.



WINDHAND - *Eternal Return*

Windhand est toujours aussi venimeux, mais fort d'une nouvelle forme pataude, avec un opus qui éveille les sens au repos éternel.

Dans le fond c'est dans la même veine boisée que leur précédent, mais dans la forme c'est lourdaut.

S'il y a du venin il est crachoté. S'il y a de la lave volcanique son coulis épais descend à la vitesse d'une limace asthmatique. Si le suc sonique est dense, sa consistance s'effrite dans un cornet où le gras dégouline.

Une obscure indifférence nous enlace à l'écoute de cet « *Eternal Return* », faudra-t-il davantage d'écoute approfondie pour que ses vibrations profanes atteignent leur pleine densité tridimensionnelle ? J'en suis certain, parce que j'ai foi dans la subtilité tellurique de ce groupe de doOm, et à sa sorcellerie incandescente, au puits de ses ténèbres, à la mouvance chiadée de sa musicale bestiale. Je le sens, je le sais au fond de moi, car commence déjà à résonner la commotion instinctive d'une animalité.



SHINING - ANIMAL



Shining de Norvège? Maiiiiiiiiiiiiiis c'est devenu un patchwork d'eurodance metalcore. Le groupe s'est fourvoyé dans la mélasse. C'est plus vendeur très certainement pour bouffer des raviolis en boîte mais totalement indigeste.

Construit autour de l'auteur-compositeur-multi-instrumentiste (guitares et saxophone notamment) et chanteur norvégien Jørgen Munkeby, Shining avait développé une hybridation musicale metal indus jazz avant-gardiste très intéressante par le passé. Soyons net, clair et précis, elle n'existe plus pour le moment.

Le son est configuré pour une surbrillance tip top. Le format des chansons est radiophonique. Les mélodies sont convenues pour embrasser les foules remuantes en concert ou en club, va savoir...C'est un mix entre Europe, Muse, Nickelback, David Ghetto. Heureusement cet "Animal" est court (37 minutes).

Peut-être que l'apparition surprise de la synthwave dans les festivals de metOl a conquis le groupe vers une orientation qui se devra de rassembler les générations nées avec la musique électro et un état d'esprit qui ne s'embarrasse plus des conventions d'un genre, pas plus que des catégories.

Shining a décidé de danser sur la mort du/d'un monde de façon euphorique avec un « Animal », c'est son choix. Quand on se fait chier d'habitude on lance une chenille...Sacré animal !

ILS ONT DIT DU WALLABIRZINE :

Kyan Khojandi J'ai tapé le nom de cette société secrète sur internet, c'était soit une maladie vénérienne, soit une branche de l'ONU, soit des mecs qui louent des photocopieuses.

Claudy-focan-dikkenek : Faut pas commencer à jouer avec mes couilles ! Tu vas pas m'dire toi c'que j'dois dire moi hein, Éducation minimum ! Attends le gars est tendue comme une crampe , épais comme un cable de frein à main. Bon, le calme est revenu alors tu lis et après tu enlèves ta p'tite culotte... Bien... Bouge pas, je vais chercher le poney.

Les dents de la mer : C'est mordant.

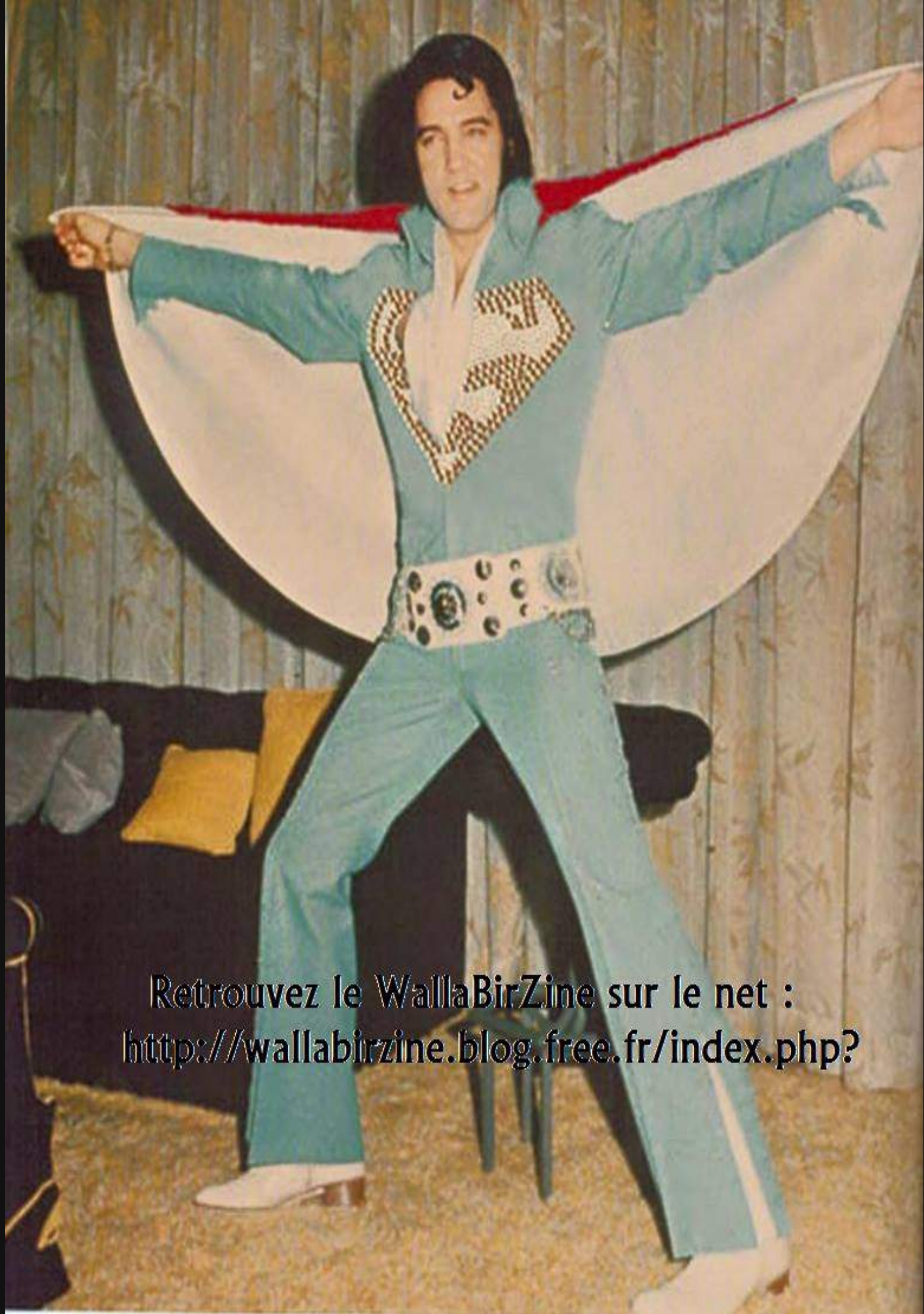
Luciano Pavarotti : Il a du coffre ce petit.

Les Schtroumfs : Bleu bite.

La Poste : C'est complètement timbré.

Ses parents : On s'excuse.

Verbal (The usual suspects) : Le coup le plus rusé que Bir ait réussi, c'est de convaincre tout le monde qu'il n'existe pas.



Retrouvez le WallaBirZine sur le net :
<http://wallabirzine.blog.free.fr/index.php?>